

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 48 (1910)
Heft: 28

Artikel: Toujours trop tard
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-206967>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Vous qu'on applaudit,
Tros p'tis tours... et tout est dit.
Ainsi font, font, font
Les follettes
Marionnettes;
Ainsi font, font, font
Tros p'tis tours... et puis s'en vont.

* * *

M. F.-A. Forel, à Morges, a témoigné sa joie de voir le marbre de Derrière-Bourg en envoyant au *Conteur*, pour le compte de l'Association Juste Olivier, fr. 20, somme que nous avons transmise au caissier de cette société.

Toujours trop tard. — Ayant appris qu'une place était vacante dans une administration publique, un brave homme, sans travail et très qualifié pour occuper l'emploi en question, va frapper à la porte du magistrat qui avait à prononcer en l'occurrence.

— Ce poste est à repourvoir, en effet, répond ce dernier au solliciteur, mais vous devriez savoir, cher monsieur, que quand une place est vacante, elle est déjà donnée.

DJAN-DAVID ET SA FENNA

DJAN-DAVID étais on vilho soulon. N'avai djamais fè qué dao mau, ma on n'a djamais non pliie pu lou remettre à l'aodrè, passe que l'irè fò comeint on crique et tot lou mondou ein avoi pouère. Sa fenna ein a iu dè totè les sortes avouè li. On dzo l'a fotis avau la fenitra et les vesins l'ont du veni la ramassa. Heureusement que ne s'est pas fait dao mau, la pire étais on pou étoumafe. Tot de même cein allavè trop liein ; lou syndicou l'a criâ les gendarmes et on a fourrao a crotton mon Djjan-David.

Adan lou dzuzou dè paix l'est veniai pou l'interrodi pou l'eintiète, ein preson et l'ai ia de :

— Vos ait sampa votra fenna avau la fenitra ?

— Oh, na, monsou lou dzuzou l'est en checo-seint les linchus dao illi, n'ai pas iu que ma fenna l'irè dédain !

MÉRINE.

A LA STATION

Croquis ferroviaire.

C'EST par un beau dimanche de juin. Les quais de notre Gare Centrale ont leur animation des grands jours, et une foule bigarrée y circule, impatiente de l'arrivée ou du départ des trains. Aux appels des chefs de manœuvres, aux clamours des marchands de journaux et de victuailles se mêle l'exubérante gaîté des allants et des venants. Les accents les plus divers se heurtent au passage et vous donnent l'impression d'un monde en raccourci.

Bien que les toilettes claires dominent, il y a, dans les groupes, une infinie variété de tons et de nuances, juste de quoi tenter le pinceau de quelque « excessiviste » à la Boronali.

Mais ce sont les chapeaux — les chapeaux de dames, s'entend ! — qui attirent surtout mon attention. Il en est pour tous les goûts et pour tous les minois, depuis les gracieux — oh ! combien ! — nid de hibou, jusqu'au « jardin suspendu » ou « parterre ambulant », comme on voudra, sans oublier le délicieux « caquelon », non plus que le « van de semeur » renversé, qui donne à celles qui le portent tant de tablature pour se diriger dans les rues.

Par exemple, voici une petite frimousse phénoménale chapeautée. Toute galéjade mise à part, l'imposant « galurin » qui l'écrase de sa majesté n'a pas moins d'une aune et demie d'envergure. Aussi, à distance et en élignant un peu de l'œil, m'apparaît-elle comme un échantillon respectable de ce champignon que les savants ont dénommé *Polyporus giganteus* ! Mais, que vois-je ? Pourquoi donc la petite frimousse chiffonnée devient-elle tout-à-coup anxieuse ? Ah ! vous ne devinez pas. C'est sûr,

après tout, vous ne pouvez pas savoir. Eh bien ! moi, je vous le donnerais en mille que cette subite inquiétude est provoquée par la peur bleue d'avoir affaire, dans le wagon, à un contrôleur grincheux qui aurait l'inopportune idée de rappeler au gentil sosie du *Polyporus giganteus*, le fameux article 117, lettres *a*, *f* et *g* du règlement du 30 février 1906, d'après lequel — oh ! horreur ! — les chapeaux de plus de 80 centimètres de diamètre doivent être assimilés... aux roues de char et de bicyclette et ne peuvent avoir accès dans les wagons de voyageurs !

Mais laissons là chapeaux et règlement, car, c'est convenu, nous autres hommes, nous ne entendons rien à la mode.

Voici, pour changer, une petite vieille toute voûtée, toute ratatinée qui demande le train pour La Sarraz. Bon enfant, un employé la fait asseoir à la salle d'attente et lui dit qu'elle doit attendre encore demi-heure ; mais elle n'est qu'à moitié rassurée et s'inquiète à chaque instant si son train ne part pas bientôt.

Plus loin, c'est un pensionnat de jeunes filles qui se rend à la campagne. Aux « all right » des filles d'Albion répond le guttural gazouillis des « Germania » en herbe ou le chaud parler des brunes *ragazze* d'au-delà les Alpes.

Ailleurs, c'est une mère en deuil qui agite son mouchoir pour dire un dernier adieu à sa fille, déjà installée dans le wagon. Une telle tristesse se lit sur le visage de la mère, qu'incontournable en mon esprit, s'élaboré le drame intime : la mort du père, le petit budget familial que l'on doit restreindre, puis la première gêne à laquelle la jeune fille s'efforce de remédier en utilisant ses modestes talents, puis enfin, la séparation, le départ de la jeune fille pour les Allemagnes ou pour le lointain pays des steppes. Il y a, dans l'expression de la pauvre veuve, une telle intensité de douleur qu'elle évoque en moi quelque poignante *Mater dolorosa* de l'Ecole romaine.

Un signal, et le train s'ébranle, emportant indifféremment joies et tristesses. Le petit mouchoir s'agitie encore désespérément, jusqu'à ce que le dernier wagon ait disparu au tournant de la voie, et la veuve désolée demeure là, les bras ballants, anéantie. J'imagine sans peine ce que sera son retour au foyer, désormais désert, lorsqu'elle se trouvera en face de son complet esseullement.

Ainsi arrive-t-il parfois que les stations de chemins de fer sont aussi des stations... dans la vie, qu'il s'agisse de déchirants adieux, de fous revoirs ou de mystérieux envols vers l'inconnue destinée...

ANDRÉ ALLAZ.

Les sept trous à la tête. — Janet, toi qui passes pour un des plus savants à l'école, qu'aimerais-tu mieux avoir, une jambe de bois ou sept trous à la tête ?

— Une jambe de bois : ça ne me ferait pas si mal !

— Bedant ! pour te mettre une jambe de bois, faudrait-il pas t'en couper une ? Et les sept trous à la tête regarder un peu si tu ne les as pas : deux oreilles, deux yeux, deux narines, avec la bouche...

— C'est vrai ! je n'y pensais pas.

— Ce qui fait voir, mon bon, que dans vos écoles modernes on ne vous enseigne pas tout.

L'enfant Jésus. — M. et M^{me} Roumié avaien un brave et charmant enfant. Le jour de l'An, sitôt éveillés, M. Roumié prend le petit et le couche dans le grand lit, entre sa femme et lui.

La tante de l'enfant, qui était la sœur de son papa, vint de bonne heure souhaiter la bonne année à tous, et voyant le petit au milieu du lit, elle dit :

— Maï qué fas aqui, pichoun ?

Et l'enfant content et rigolant répond :

— Je suis ici, comme l'enfant Jésus, couché entre l'ânesse et le bœuf.

B.

LA PÊCHE A LA PERCHETTE

Nous extrayons ce qui suit des *Beaux Dimanches*, le savoureux et spirituel ouvrage de M. le docteur Bourget. (Payot et Cie, éditeurs).

JE recommande cette pêche à ceux qui ont besoin de prendre des bains d'air et de lumière, si en vogue dans la thérapeutique moderne. Ce ne sera pas la lumière rose, rouge ou violette, comme dans les grands établissements à la mode, mais la bonne lumière du jour, activée par les rayons d'un ardent soleil. Un grand chapeau de paille suffit pour se protéger contre cette chaleur quelquefois un peu trop intense. Gens nerveux et blasés, neurasthéniques de toutes catégories, essayez de la perchette sur le lac Léman, et vous n'aurez plus besoin de vous enfermer dans les sanatoria qui l'entourent. Le soleil y luit pour tout le monde et les bans de perchettes sont inépuisables....

En regardant un pêcheur à la perchette, vous découvrirez son caractère caché aussi bien que si vous observez un joueur de cartes. Il y en a de tranquilles, patients, appliqués, restant à la même place pendant des heures, attendant que la chance les favorise. D'autres sont agités, bavards, mauvais joueurs, inventant ce sale poisson quand il ne veut pas se laisser prendre, ou bien poussant des rugissements quand par hasard une perchette se décroche avant d'être amenée à bord. Il change de place à chaque instant, et, s'il n'est pas très bien élevé, il scandalise par ses jurons les promeneurs restés sur la rive.

Mais il y a aussi le pêcheur joyeux de vivre en liberté, par un beau soleil, sur un beau lac qu'il appelle avec amour lac de Genève.

Ils sont arrivés en bateau à benzine ou en simple liquette bien garnie de vivres. Avant de commencer la pêche, on est allé chercher à la plus voisine auberge quelques bonnes bouteilles de La Côte. Et la fête commence.

J'ai toujours remarqué qu'un des pêcheurs s'appelle Gaspard et qu'un autre s'appelle Marius. Tous les deux sont musiciens, chanteurs, et ont beaucoup d'esprit naturel. Aussi, dans cette période de pêche, je me rapproche volontiers de leur groupe, ayant l'air très occupé, mais en réalité pour entendre leurs plaisanteries et leurs lazzis toujours pleins d'à-propos et de bonne humeur. Gaspard est généralement basse-chanteante, et Marius ténor, et c'est toujours par un air de grand-opéra ou d'opéra-comique qu'ils annoncent leurs prises :

Ne parle pas, Rose, je t'en supplie, chante Marius à Gaspard, quand celui-ci est trop loquace.

L'oiseau s'envole, ne revient pas.

C'est Marius qui vient de manquer une perche.

Amis, la matinée est belle, annonce la prise d'un boyat.

Vallons de l'Helvétie !

rugit Gaspard, qui vient du même coup de lever deux perchettes.

Pour cette cause sain-in-in-te, veut dire qu'il a soif. Il débouche un flacon et lampe voluptueusement un verre de La Côte, puis fait claquer sa langue avec une telle force que toutes les équipes de pêcheurs, à deux ou trois kilomètres à la ronde, sont averties que Gaspard trouve le vin bon.

Ceux qui ne sont pas chanteurs se contentent d'imiter le parler vaudois : « Bouge pas, voilà que ça commence. Regarde-voi cette immense perchette !... »

Ça ne plaît qu'à moitié à la liquette voisine,